

Calques syntaxiques du quichua de Santiago del Estero sur l'espagnol local

1. Le Quichua de Santiago

Le quichua de Santiago présente au moins deux particularités par rapport aux autres dialectes du quechua¹, il est graphié -i-, tout comme celui d'Equateur. À défaut de meilleure représentation, cette graphie correspond en fait à une variante combinatoire [9] de /i/, qui est déterminée par son contact avec la vélaire, provoquant l'ouverture de la voyelle fermée et formant une articulation intermédiaire entre le /e/ et le /i/.

Il est aussi le seul dialecte quechua non andin, il est pratiqué de nos jours par 120 000 locuteurs bilingues, (un habitant sur cinq), qui vivent entre les deux grands fleuves *Salado* et *Dulce*, qui traversent la Mésopotamie du *monte santiagueño*².

Ces locuteurs sont, en général, de petits cultivateurs ou pêcheurs pauvres du *monte*, on les appelle dans la région du *Río Salado*, les *Shalakos* : hybridation espagnol/quichua : *sal>shala+cu* : *suffixe d'augmentatif*. Ils pratiquent le quichua au quotidien et ont vu leur langue renforcée par l'implantation d'écoles primaires bilingues en plein *monte*³.

1 Voir la carte n° 1, des dialectes du quechua, tirée de César ITIER (1997, p. 11), qui la tient lui-même d'Alfredo TORERO : *El quechua y la historia social andina*, Lima : Universidad Ricardo PALMA, 1974.

2 Voir la carte n° 2, source Domingo A. BRAVO : *Diccionario quichua santiagueño*, Ediciones Universitarias de Buenos Aires, 1975.

3 Ce maître rural devenu directeur du département de quichua de l'UNSE a largement contribué au sauvetage de la langue quichua.

De plus, le quichua de Santiago est le plus méridional d'Amérique Latine, et il est l'une des rares langues indigènes à avoir survécu à l'ethnocide argentin⁴. Toutes ces particularités ont motivé dix années de recherche, qui ont débouché sur la soutenance d'un doctorat, à PARIS X, en septembre 1998.

En effet, l'intérêt de cette langue ne s'arrête pas là, il est tout d'abord d'ordre ethnologique, on ne connaît pas vraiment son origine et les partisans de la thèse du superstrat et du substrat s'affrontent toujours. Tout le monde est d'accord pour dire qu'il s'agit d'un quechua de type QII C, c'est-à-dire de la variante *chinchay* de celui-ci, qui s'est développée au centre et au sud du Pérou, ainsi qu'en Bolivie⁵. Mais nul ne s'accorde en ce qui concerne son arrivée dans la région de Santiago.

On remarque 81% de similitudes lexicales entre le quichua de Santiago et celui du sud bolivien⁶, la différence est plus grande avec la variante de Cuzco, avec 65% de mots communs, sans tenir compte des emprunts à l'espagnol, des nombreuses extensions ou réductions sémantiques et des altérations morphologiques.

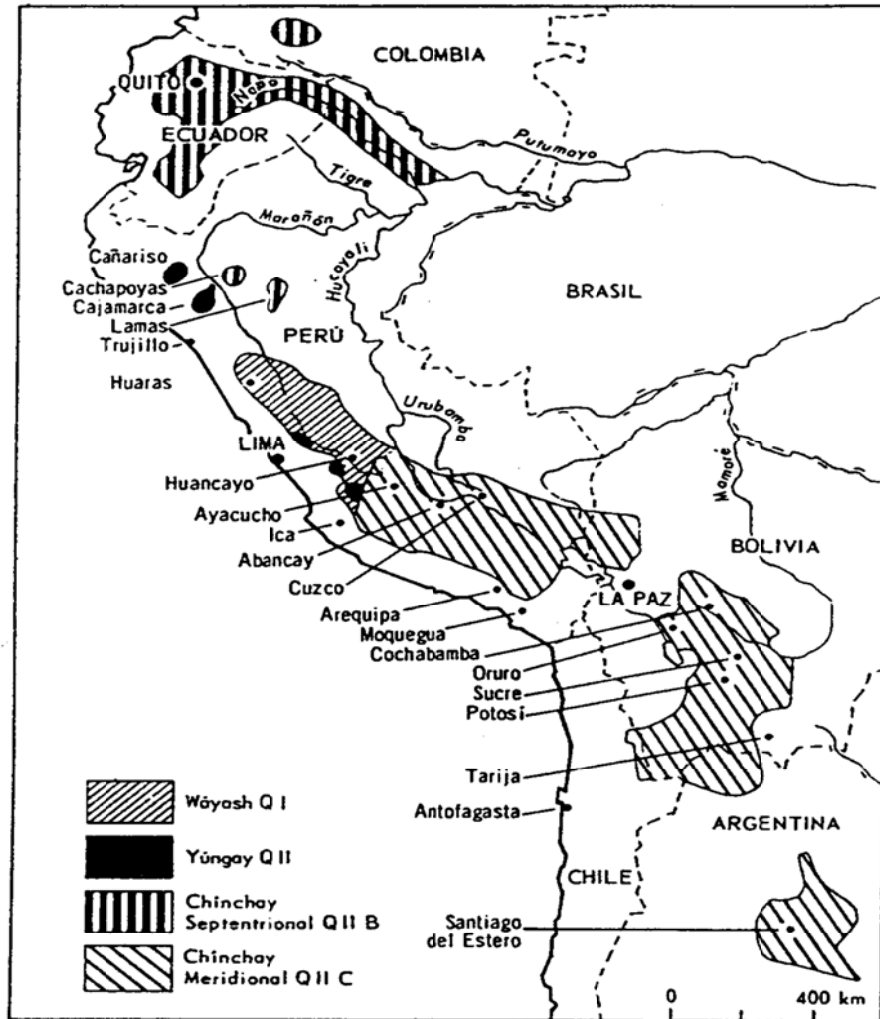
Son appartenance au groupe *chinchay* ne fait donc aucun doute, ce dialecte argentin du quechua est hybridé à 35% par l'espagnol, on y retrouve aussi quelques emprunts au *guaraní* et au *kakán*. La présence de la première de ces deux langues ne doit pas nous étonner, puisque, autre fait remarquable, le *monte santiagueño* constitue une zone tampon entre les deux grands substrats du nord argentin. Quant au *kakán*, il pourrait bien être la clé qui permettra de démontrer que le quichua de Santiago est un substrat et non pas un superstrat.

4 On en prend tout à fait conscience à la vue de la carte n° 3. Cf. [http : www.sil.org/ethnologue/maps/Chil.html](http://www.sil.org/ethnologue/maps/Chil.html). Sur ce site, on apprend qu'il ne reste en Argentine que vingt-cinq langues indigènes encore pratiqués de nos jours, dont certaines comme l' *ona* ne le sont plus que par trois locuteurs et que de nombreuses autres ont complètement disparu.

5 Voir carte n°1.

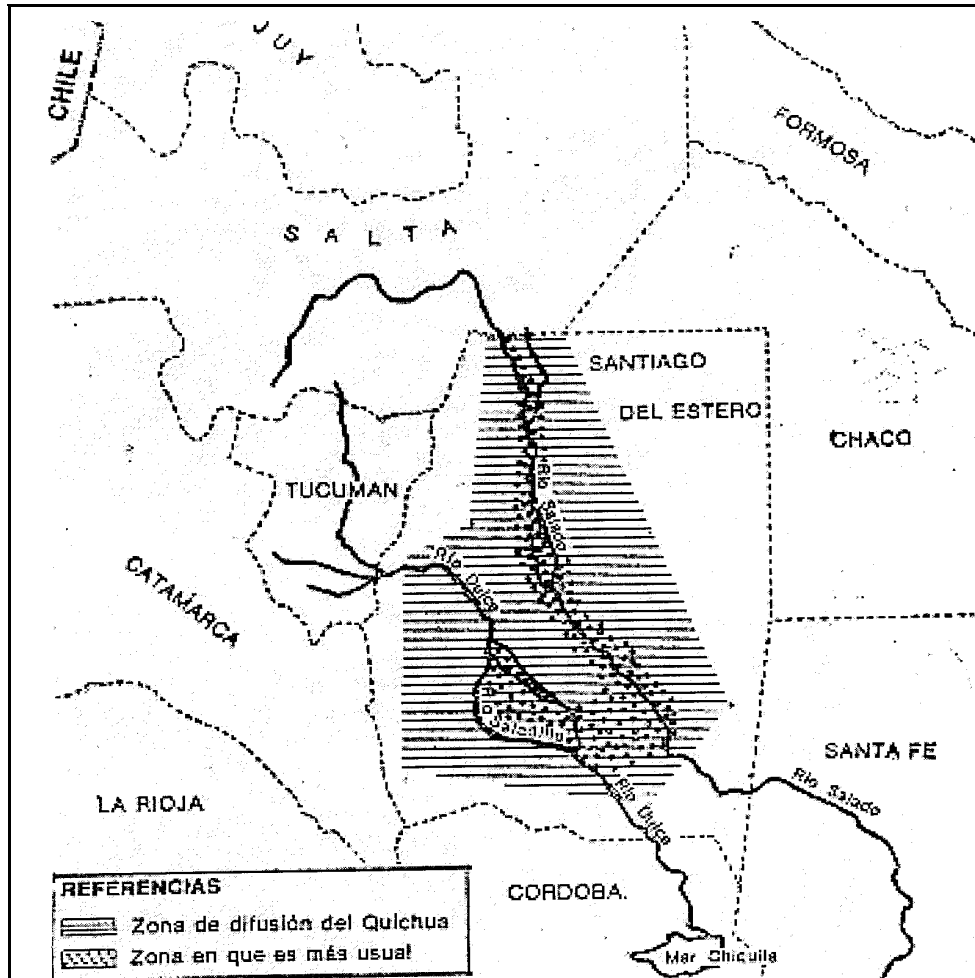
6 Ethnologue, voir note n°4.

Les dialectes du quechua



Carte n° 1 : source : César ITIER.

Zone de concentration majeure du quichua



Carte n° 2 : source : D.A.BRAVO.

Les langues indigènes du Chili et de l'Argentine



Carte n° 3 : source : *Ethnologue*, voir note n°4.

Cette langue, qui aurait disparu, dont la gutturalité rebutait les missionnaires, était pratiquée sur une grande aire linguistique, des frontières actuelles de la Bolivie jusqu'à Santiago, dans tout le couloir andin, y compris le *monte santiagueño*⁷. De nombreux chercheurs, en particulier des Argentins, se demandent comment une langue a pu disparaître aussi vite. De plus, il suffit de consulter une carte pour remarquer que l'aire de diffusion du *kakán* et celle du quichua parlé dans l'ensemble du N.O.A (Nord-Ouest argentin) jusqu'à la fin du XIX^e siècle coïncident. En effet, le quichua de Santiago n'est que le reliquat d'un quichua qui se pratiquait à Catamarca, La Rioja, Salta et Tucumán, selon L.J.NARDI, à l'aube de notre siècle.

D'un côté, une langue dite disparue : le *kakán*, de l'autre une forme dialectale du quechua *chinchay*, qui survit miraculeusement dans une zone excentrée de l'atlas linguistique quechua. Cette coïncidence frappante a permis à Jorge ALDERETES⁸ d'émettre une théorie intéressante : le *kakán* de Santiago serait une forme archaïque du quechua *chinchay*, qui aurait survécu dans l'actuel quichua de Santiago, ce qui semble tout à fait possible puisque ces deux langues sont apparentées. Quant aux emprunts, environ 3%, de lexies *kakán* dans l'actuel quichua de Santiago, il s'agirait d'un fonds ancien, étranger au quechua.

Une seule énigme subsiste, pourquoi le même phénomène ne s'est pas produit dans la zone andine ? Le quichua de Catamarca et La Rioja n'a pas atteint notre siècle alors que celui de la plaine de Santiago l'a fait. On peut penser que l'isolement de cette région et les crues qui s'y produisent ont contribué à la survivance de ce foyer linguistique quichua⁹.

Voici donc exposés certains des arguments des défenseurs de la thèse du substrat¹⁰, en ce qui concerne la thèse opposée, on prétend que quelques milliers d'esclaves ramenés du Cuzco ont pu enraciner à ce point une langue, ce qui défie toute logique. C'est pourtant là la thèse officielle, qui se réfugie derrière les limites connues de l'empire Inca, ou dans des démonstrations par défaut, absences de vestiges incas dans la plaine de Santiago ou différences anthropométriques marquées entre les actuels Péruviens et les *santiagueños*¹¹.

7 Voir la carte n°3, l'aire linguistique du *kakán* figure en hachures et recouvre celle du quichua de Santiago. De plus, les *juríes* et les *tonocotés*, deux des ethnies qui occupaient le *monte*, à l'arrivée des Espagnols, pratiquaient la variante *kakán* de la plaine, opposée à celle des Andes, des *Valles Calchaquíes* des *Diaguitas*, et l'aire d'occupation du premier groupe correspond exactement à celle de l'actuel quichua de Santiago, voir thèse, p 54. De plus, Jorge LIRA donne la définition suivante du toponyme « *Kallchaki : dialecto del Khechua hablado en el Norte argentino : Diccionario khechua-español* », U.N.T, Departamento de Investigaciones Regionales, Instituto de Historia, Lingüística y Folklore, 1944. Ce qui ne fait que renforcer la thèse du substrat.

8 Jorge ALDERETES : *El quichua de Santiago del Estero* : Universidad de Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras, 1995, p42. De plus, le quichua de Santiago ne connaît pas les traits aspirés et glottalisés des occlusives, que le quechua de Cuzco a intégrés, par influence de l'aymara, au XVI^e siècle. S'il n'était que superstratique, on retrouverait les dits traits.

9 Voir notre thèse doctorale, la théorie des *albardones*, tertres sur lesquels se réfugiaient les *santiagueños*, pendant les crues, qui ont renforcé leur isolement linguistique et la pratique du monolinguisme quichua, p99.

10 Pour plus de précisions sur le substrat, voir notre thèse, p. 85 à 100.

11 D.A.BRAVO : *El quichua santiagueño : reducto idiomático argentino*, U.N.T, 1956.

En substance, on peut dire que le quichua de Santiago, avant même de parler de son pendant, l'espagnol dialectal de Santiago, appelé *castilla*, prononcez [le -ll- comme en français. jeu, jour], est en soi un sujet d'analyses et de discordes, que sa survivance est le meilleur indice de son ancienneté et qu'en faire un simple superstrat ne satisfait plus de nombreux chercheurs. Par contre, si l'on considère que le *kakán* a servi de base et de relais entre le quechua *chinchay* et l'actuel quichua de Santiago, la diatopie et la diachronie de celui-ci s'éclairent¹².

L'Espagnol de Santiago

La *castilla* est l'espagnol dialectal de Santiago, résultante d'une imbrication étroite entre les deux langues, à tous les niveaux : phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique et bien entendu lexical. Les emprunts à la langue de l'Inca sont légion, irradiant vers le N.O.A et bien au delà. Ils sont présents en toponymie, dans les champs lexicaux ayant trait à la nature, aux êtres surnaturels, à la cuisine, à la musique et dans d'autres encore. On recense aussi des extensions ou des réductions des traits sémantiques, toutes sortes d'hybridations entre lexèmes et morphèmes des deux langues, surtout dans les hypocoristiques, avec de nombreuses altérations des signifiants, et enfin un système phonologique hybride, en particulier dans la zone fricativo-palatale

Toutes ces questions sont traitées dans notre thèse, mais ce qui a représenté pour nous le plus grand intérêt, c'est sans conteste les calques syntaxiques qui se produisent entre les deux langues et qui ont été ignorés jusqu'à aujourd'hui par les dialectologues. En effet, on constate, à l'écoute de témoignages oraux d'habitants du *monte*¹³ et en consultant des sources écrites, que les locuteurs bilingues pratiquent de nombreux *code switching*, c'est-à-dire qu'ils passent d'une langue à l'autre sans changer de code syntaxique, produisant ainsi de remarquables calques qui n'ont plus rien à voir avec l'espagnol standard.

Nous entendons par calques syntaxiques, des traductions littérales et inconscientes de la part du locuteur, de syntagmes verbaux ou nominaux, en transposant du quichua vers l'espagnol des combinatoires qui touchent à la forme du signifié. Ces nouvelles syntaxies sont aujourd'hui parfaitement intégrées à la *castilla*, à un point tel qu'elles sont employées par des locuteurs non bilingues, de niveaux sociaux plus élevés, sans qu'ils aient conscience eux non plus de l'origine indigène de cette forme, sauf exceptions.

La *castilla* est donc pénétrée par le quichua, au cœur même de la langue, et l'on peut penser que ce processus de créolisation fort novateur¹⁴ va perdurer et s'amplifier dans les années qui viennent.

12 La carte n°3 nous permet de découvrir que le quichua de Santiago est, en fait, une aire d'ultime subsistance, qui repose sur une autre, plus vaste, celle du *kakán*, et qu'il n'est pas séparé des autres dialectes du quechua par « un vaste glacis », comme on peut le supposer d'emblée ; si l'on admet que le *kakán* était une langue apparentée au quichua *chinchay*.

13 Travail de terrain d'août 1992 à Nueva Colonia, petit village en pleine zone bilingue.

14 Ce processus d'innovation s'oppose à un processus de conservation de lexies et d'expressions disparues ou en perte d'usage dans la Péninsule : *tatay, cuchi, pago, haiga, velay, dizque, ansina, capaz que, nada más que, muy mucho*, etc. Voir thèse de la page 299 à la page 331.

III. Calques syntaxiques du Quichua sur l'espagnol local

III. a) le gérondif d'ablatif

Cet emploi est répertorié par KANY (1969, p285) dans des zones bilingues de substrat quichua : le N.O.A et l'Equateur. Cette véritable locution quichua est le résultat de la transposition d'une structure indigène dans l'espagnol local. Il s'agit d'employer comme thème de la phrase, au début de la chaîne syntaxique, le pronom interrogatif *¿qué?* comme prédicat du gérondif, d'un verbe d'action en général, ce qui s'avère étranger à l'espagnol standard.

Dans ces syntaxies gérondives à valeur ablative, l'espagnol est complètement dénaturé, le locuteur bilingue ou ses descendants changent de langue sans en changer le code, ils parlent *castilla* en pensant quichua :

« *¿Qué dic/iendo has traído ese caballo?* »

1 2

Ima/ta ni/s cha caballuta apamunqui?

1 2

« *¿Qué hac/iendo has caído?* »

Ima/ta rua/s urmanki?

« *¿Qué sab/iendo che, le has dicho?* »

Ima/ta Yacha/spa/chu?

Dans ces trois exemples suivis de leurs traductions en quichua, nous avons isolé le pronom interrogatif *qué* et son exacte concordance en quichua : *ima/ta*, ainsi que les morphèmes de gérondif en espagnol et en quichua : *-ando*, *-iendo=-s*, apocope de *-spa*, en quichua de Santiago.

Selon César ITIER¹⁵, le suffixe nominalisateur de gérondif *-spa* dit que « *l'action désignée par le verbe au gérondif est simultanée ou antérieure à celle du verbe principal et que le sujet du verbe au gérondif est identique à celui du verbe principal de la phrase : taki-spa hamu-n peut signifier « ayant chanté il est venu » ou « il est venu en chantant. »* Il s'agit donc d'un calque sur un gérondif d'ablatif, et dans ces trois exemples, nous remarquons qu'en effet, il n'y a qu'un seul sujet et deux actions simultanées, ou avec une légère antériorité du gérondif d'ablatif.¹⁶

15 César ITIER : *Parlons quechua. La langue du Cuzco*, Paris, Editions L'Harmattan, 1997, p. 83.

16 Traduction de « *Gerundio de ablativo* » : Miguel Angel MOSSI (1889, p. 160).

La causalité est dans l'antériorité ou la simultanéité de la première action et c'est véritablement cet aspect de la langue quichua que l'on retrouve en *castilla*. Cet emploi synthétique, en ce sens qu'il évite une question plus longue : *¿Qué diciendo?= ¿Por haber dicho qué antes de que llegaras(has traído tan tarde ese caballo)?*, est d'une grande fréquence en *castilla*, on peut supposer qu'il est présent aussi dans l'espagnol d'autres zones bilingues quichua/espagnol.

Voici quelques exemples de plus, pour finir, qui témoignent de cette fréquence : » *¿Qué haciendo has venido tan temprano?* »

« *¿Qué diciendo vas a salir tan elegante?* »

« *¿Qué pensando has ido a verla?* »

Nous avons qualifié jusqu'à aujourd'hui cet emploi du gérondif de causal. Son sémème est en fait beaucoup plus riche, calqué qu'il est sur le morphème nominalisateur *-spa-*. Il dit comme lui l'antériorité, la simultanéité entre deux actions avec un seul sujet.

III. b) Autres emplois du gerondif

III. B.1) Après des verbes de mouvement

En quichua de Cuzco, le gérondif est rendu par un suffixe et deux infixes différents. Quand il s'agit d'une action isolée, il correspond à la forme progressive et se rend par le suffixe verbalisateur *-sha-*. Ce « morphème aspectuel »¹⁷ se combine avec tous les temps, c'est ce que nous avons appelé dans notre thèse « l'aspect d'actualité », c'est à dire l'aspect cursif.

Quand il s'agit de deux actions simultanées ou que la première est légèrement antérieure, il est soit rendu par le suffixe nominalisateur *-spa*, quand les deux sujets sont identiques, soit par *-qti-*, quand les deux sujets sont différents.

A Santiago, le progressif *-sha-* est connu sous la forme *-shca* ou *-chca*, avec le même signifié, le gérondif d'ablatif *-spa* s'apocope en *-s*, avec le même signifié. Quant à *-qti-*, il est connu sous la forme *-pti*, et il peut s'employer à la fois pour des sujets identiques et différents, ce qui le différencie de *-qti-*¹⁸

Une telle complexité dans l'emploi du gérondif en quichua ne pouvait déboucher que sur de nombreux calques en *castilla*, en particulier avec des verbes de mouvement, qui servent de semi-auxiliaires en espagnol :

« *Vete yendo.* »

17 César ITIER (1997, p80,p83).

18 Voir à ce sujet, l'excellent site sur le Net, de Jorge ALDERETES : <http://webs.satlink.com/usuarios/r/rory/Cap4-3.htm> ou/Cap4-5.htm

« *Andate yendo.* »

« *Ite yendo.* »

Ces trois emplois étrangers à l'espagnol standard, (ils n'y auraient d'ailleurs aucun sens, comment concilier en effet le procès inaccompli de l'impératif et le procès en accomplissement du gérondif?), peuvent être traduits en quichua de Santiago par « *Ri/spa/ri*. Cette chaîne syntaxique y est tout à fait familière, *Ri/spa-=yendo*, étant considérée comme une subordonnée de temps, qui dit la simultanéité, en ce cas, entre deux actions de sujet identique, alors que *Ri*-est une principale.

On remarque le même type d'emploi avec *venir*, avec cette fois une opposition aspectuelle entre le procès accompli d'un passé composé et le procès en accomplissement du gérondif :

« *Ya he venido comiendo.* »

Na micu/s amuni.

Là encore, on retrouve deux actions de sujet identique, avec une légère antériorité pour la première, ce qui correspond parfaitement à l'emploi de *-spa*, par contre, en espagnol, cet emploi n'est pas naturel, on aurait plutôt dit : « *Ya he comido.* », pour décliner une invitation à manger.

L'opposition entre le procès accompli d'un passé simple et le gérondif est encore plus frappante dans l'exemple qui suit :

« *Cuando vino yendo le había avisado a su tío.* »

Amup/pti/n ri/s tiun/ta huilla/sakara.

On a cette fois-ci, une temporelle qui dit aussi l'antériorité, traduite en quichua par *-pti-*, le nominalisateur, et l'apocope de *-spa>-s*, pour le gérondif : *-iendo*, on assiste donc, en ce cas, à un double calque. En espagnol standard, on aurait employé *Al+* infinitif : *Al llegar, lo avisó a su tío.*

L'exemple suivant est encore plus intéressant, car nous avons cette fois ci, deux sujets différents, ce qui justifie l'emploi de *-pti-*, qui, comme on l'a vu, dit, soit deux sujets identiques, soit deux sujets distincts. Cet infixé dit donc à la fois la simultanéité des deux actions, traduite par *cuando*, et la distinction entre les deux sujets, alors que *-spa>-s* dit le gérondif *:-iendo*.

Nous avons donc là encore un double calque, qui n'évite pas l'ambiguïté entre les deux sujets, alors que *-pti-* le permet en quichua :

« *Cuando vino huyendo lo siguió.* »

*Ayqe/pti/n ri/s segui/sakara*¹⁹

On trouve enfin un emploi de *volver*+gérondif, avec inversion du syntagme : *yendo vuelven* ; l'apocope de *-spa*>*-s*, dit la simultanéité entre deux actions différentes, avec un seul sujet : *cabra-*, ce qui justifie aussi l'inversion du syntagme en espagnol, puisqu'en quichua, *ri/s* est considérée comme une subordonnée, qui précède nécessairement la principale : *amun/cu* :

« *Yo largo mis cabras y yendo vuelven.* »

Cabraniy/ta paskani y ri/s amu/n/cu.

«

On constate dans tous ces exemples que les calques sur les deux suffixes de gérondif quichua : *-pti-* et *-spa*, ont provoqué avec ces verbes de mouvement, des emplois agrammaticaux qui ne peuvent se justifier que par la syntaxe indigène.

III. b.2) Avec le « citatif » *decir*²⁰

Nous avons qualifié cet emploi de « rapportatif », dans notre thèse²¹, traduction littérale de l'espagnol « *reportativo* », en ce sens que le locuteur rapporte ce qu'il a entendu dire par quelqu'un d'autre. Depuis, nous avons constaté que cet emploi citatif correspond exactement à celui du quichua : *-s/-si*, ce suffixe modal, « dont la fonction est de signaler le type de connaissance que celui qui parle a de ce qu'il dit. », dit la relation entre deux phrases :

« *Dice que dice diciendo.* »

Ni/spa/s ni/n »

On emploie *-s* après voyelle et *-si* après consonne, ces deux allomorphes en distribution complémentaire sont des « particules ». Ils occupent la position la plus externe dans le mot ; *-s*, ici *spa*, dit *-iendo*, les deux sujets identiques et la simultanéité. Il justifie donc le redoublement de *decir* en *:castilla* : *dice que dice*, alors que *-s*, placé après la voyelle *-a*, dit qu'on rapporte quelque chose que l'on tient de quelqu'un d'autre, de façon emphatique. On voit donc que toute

19 Voir le chapitre suivant pour l'emploi du plus-que-parfait.

20 Voir César ITIER, (1996, p. 96 et 97).

21 Voir thèse à la p. 186.

la chaîne syntaxique, si bizarre en ce cas, de la *castilla*, est une recreation totale à partir du quichua et qu'en fait, il y a non seulement un calque sur le gérondif *-spa* mais aussi sur le citatif *-s*.

On trouve cet emploi dans les contes populaires pour faire le lien entre deux métadiégèses²². Il emphatise le récit et semble provenir directement d'un calque sur la langue indigène, tant il est étranger à l'espagnol standard.

III. b. 3) Avec le 'désidératif' *querer*

En quichua de Santiago, tout comme dans celui de Cuzco, il existe un suffixe de 'désidératif' : *-naya*, qui connaît en général à Santiago un allègement du signifiant, par l'élision de la semi-voyelle /y/ >, *-naa*, « *Expresa el deseo (o necesidad física) de realizar una acción ; también señala la inminencia de una acción (en el caso de fenómenos meteorológicos)* »²³.

En *castilla*, on retrouve le même type d'emploi, pour dire l'aspect imminent d'une action, dans le domaine climatique :

« *Viene queriendo llover.* »

Para/naa/s amu/n »

« *La chacra se está queriendo secar.* »

Chacra chaquicu/naa/s tia/n. »

Il se produit encore en ce cas deux calques sur la langue indigène, *-s* dit l'antériorité entre le verbe au gérondif *queriendo* et le verbe principal *llover*, les deux sujets identiques et *-iendo*, *-naa*- dit *quer*-. On retrouve donc la complexe combinatoire du quichua en *castilla*, par calque syntaxique, par un changement de langue sans en changer le code, une fois de plus.

De plus, d'un point de vue ethnologique, on peut voir dans ces emplois, qui sont en compréhension médiate des métagoges, sans doute un héritage des cultes incaïques aux éléments naturels, considérés par les Incas comme des fétiches : *.huacas*²⁴. Ou encore la consolidation par ceux-ci d'un emploi ancien de *querer*, présent dans *Mio Cid*, au vers 235.

« *Apriessa cantan los gallos e quieren quebrar albores.* »

22 *Cantos y refranes de Belén, Catamarca*, María Ynés de NÚÑEZ RAIDEN, Bueno Aires, Editorial Guadalupe, Biblioteca pedagógica, 1995, p. 75.

23 Jorge ALDERETES, cf note 18.

24 Rafael KARSTEN, *La Civilisation de l'Empire inca*, Editions Payot et Rivages, 1952, 1993, p. 182. Selon ce spécialiste, ce mot vient du verbe *waqay* : pleurer en quechua de Cuzco.

Quoi qu'il en soit, il est transparent que le 'désidératif' *-naa-* du quichua de Santiago a provoqué cette structure syntaxique originale en espagnol, en effet, on peut trouver, dans l'absolu, dans cette langue un emploi de *venir queriendo*, mais appliqué à la pluie ou à un champ de maïs, cela semble plus difficilement concevable. Alors qu'en *castilla*, cet emploi est tout à fait courant, traduit qu'il est directement de la langue indigène.

III. c) L'emploi du plus-que-parfait d'imprévision et de récit

Il existe en *castilla* des emplois du plus-que-parfait, pour dire l'imprévision, la surprise, qui disent l'actuel, le premier plan, il se substitue en ce cas au passé simple, voire au présent :

« *¡Eh, casi me había dormido!* » = *casi me duermo, casi me dormí*

Hua, yacka punu/sa/ca/ni!

« *¡Ve, había estando dejando mi atado!* » = *dejo mi atado, dejé mi atado*
¡Cka, sackesh ca/sa/ca/ni huatasckayta.

Le locuteur raconte en ce cas une expérience passée dans laquelle il s'implique mais dont il perd le contrôle par fatigue ou distraction, qui lui échappe.

Il existe aussi des emplois narratifs de ce même temps, qui se substituent aux temps du récit : imparfait et passé simple, pour rapporter des faits dont le locuteur n'a pas été témoin,

« *Cuando vino yendo, le había avisado a su tío.* » = *lo avisó*

Amu/pti/n ri/s tiun/ta willa/sa/ca/ra.

« *El zorro había solido ser sobrino del tigre.* » = *era*

Atoj kaj ca/sa/ca/ra uturunku/p sobrinu/n.

Les deux derniers exemples ont été tirés de récits populaires de locuteurs bilingues²⁵, on y constate que cet emploi du plus-que-parfait supplante les temps habituels du récit de fiction.

Or, il existe en quichua de Santiago, selon D.A.BRAVO²⁶, deux paradigmes différents de ce temps, l'un pour dire l'imprévision : « *ckaylla llalliscka pacha* », et l'autre pour dire le récit : « *Astaan llalliscka pacha* », qui ont la même désinence à la troisième personne du

25 D.A.BRAVO, *Estado actual del quichua santiagueño*, Santiago del Estero, Editorial El Liberal, 1989.

26 D.A.BRAVO, *El quichua santiagueño, reducto idiomático argentino*, U.N.T., 1956. Selon ITIER et ALDERETES, il n'existe qu'un seul paradigme de ce temps qui a les deux fonctions : imprévision et récit.

singulier : *-sa-*. Il est d'ailleurs intéressant de décomposer cette troisième personne des plus-que-parfaits quichuas : *sa/ca/ra*.

Le premier grammème est la forme syncopée de *-sqa-*, en quechua de Cuzco, qualifié de « *narrativo* » par ALDERETES²⁷, le deuxième est le verbe *cay* : *être, kay* avec la graphie d'ALDERETES, au présent, le troisième enfin est la marque du passé.

On constate donc que l'on retrouve dans ces trois morphèmes indigènes, les trois signifiés de la *castilla* : la surprise, l'imprévision et le récit dans *-sa*, l'actualité du présent ou du passé simple dans *-ca-*, et enfin une action passée dite par *-ra*. On ne peut donc là encore qu'induire un triple calque sur le quichua, pour dire en *castilla*, cette grande complexité sémantique que ne pouvaient rendre les habituels temps du récit en espagnol.

Il est d'ailleurs remarquable de noter que *ckaylla* signifie 'proche, immédiat, près de' en quichua de Santiago. On comprend mieux alors l'emploi du plus-que-parfait pour suppléer un temps de l'actuel, en perspective d'opérativité, incident, comme le passé simple et non pas décadent, comme l'est le plus-que-parfait, en espagnol standard.

Ces différents emplois sont plutôt le fait d'une langue populaire, ils sont très présents aussi dans la langue gauchesque, mais l'on constate qu'ils s'étendent vers d'autres niveaux de langue et se généralisent. D.A.BRAVO lui-même, ne nous déclara-t-il pas, en analysant les deux signifiés de *chiripá* : 'ethnie du Paraguay ; culotte de cheval du *gaucho*.' :

« *Resuelto el problema, habían sido del Paraguay.* » =eran

III. d) L'emploi de *¿qué no?*

On a remarqué dans l'ensemble du N.O.A et en particulier à Santiago, l'emploi de la locution adverbiale d'assentiment : *¿Qué no?*, grâce à laquelle le locuteur manifeste sa volonté de parvenir à un accord avec l'interlocuteur, en recherchant son assentiment, l'acceptation de sa proposition.

Nous avons choisi pour illustrer cet emploi, un témoignage oral de María de Nueva Colonia, petit village bilingue du *departamento Figueroa*, entre deux bras du *Río Salado* où nous avons effectué un travail de terrain en 1992. La locutrice bilingue était alors âgée de 57 ans, sans emploi, et manifestait une réelle volonté de communiquer ce qui lui tenait à cœur lors des enregistrements.

« *Sí, sí ... creyentes son. Yo le creo... Porque uno siempre está comiendo y no convida. Ese es un criminal, ¿qué no? Yo escucho. Algunos no quieren dar agua, esos son criminal, no tienen Dios, ¿qué no?* »

27 Jorge ALDERETES, cf note n°18 : « *El nombre de narrativo se debe a que con dicho sufijo se indica que la acción fue realizada o bien sin la presencia del hablante o cuando el actor no tenía control en la ejecución de la misma. El empleo característico de este sufijo de *da*, por ejemplo, en el relato de anécdotas y sueños y también para indicar una actitud de sorpresa del hablante...* »

En dénonçant le manque de miséricorde de ses voisins du *monte*, María, (qui fait des kilomètres à pied tous les jours pour se ravitailler en eau), laisse transparaître, de façon affective, la langue substratique. Elle change inconsciemment de code et calque l'emploi de *¿qué no?* sur une structure équivalente en quichua : *mana/chu?*

Cette locution elliptique de *¿qué no es cierto?* est polygénétique. On en trouve la trace dans toutes les Andes Centrales, avec quelques cas sporadiques en Amérique Centrale. Elle est inconnue dans la Péninsule, seule l'Andalousie connaît une forme ressemblante : *¿no?* On y emploie plutôt : *¿verdad, no es verdad, no es cierto?*

En quichua, l'emploi de *mana/chu* est tout à fait courant avec le même signifié : la recherche de l'assentiment et l'aspect affectif rendus dans les deux langues par une tournure interro-négative, qui donne toute sa douceur expressive à cette invitation à approuver ce qui vient d'être dit. Dans cette langue, *-chu* s'emploie dans les subordonnées principales²⁸ pour renforcer la négation dite par *mana-* : *no*, ces deux morphèmes y sont donc très souvent associés. *Chu* dit aussi l'interrogation, on retrouve ces deux fonctions dans cette tournure interro-négative calquée sur la langue indigène : *¿qué no?*

IV. Conclusion

Nous avons vu tout d'abord que le quichua de Santiago, en plus de toutes ses particularités, est l'aire de subsistance d'un quichua plus ancien, de type *chinchay*, qui pourrait être le *kakán*, que l'on parlait encore dans l'ensemble du N.O.A à la fin du XIX^{ème} siècle. Cette hypothèse renforce la thèse du substrat et l'unité linguistique entre Santiago et les Andes renforce l'hypothèse d'une extension dans la plaine de cet Empire²⁹

Nous avons vu ensuite que la *castilla* était hybridée par la langue indigène, au niveau syntaxique, en particulier le système verbal : emplois atypiques du gérondif, du plus-que-parfait. Nous avons démontré à chaque fois que les locuteurs de Santiago pratiquaient des calques sur des structures identiques en quichua.

Ces phénomènes n'ont pas été traités comme il se doit jusqu'à aujourd'hui, en effet, la dialectologie officielle s'est contentée de simples interférences lexicales, phonétiques ou morphologiques qui méritent elles aussi d'être approfondies. De fait, on se rend compte que nous sommes à Santiago et dans l'ensemble des zones bilingues d'Amérique Latine dans un processus de créolisation qui débouche déjà sur la création de nouvelles formes dialectales de l'espagnol mais aussi des langues indigènes, puisque l'influence est réciproque.

Nous avons donc pour objectif de projeter ce travail de dialectologie sur d'autres zones bilingues, l'aire *guaraní* du Nord Est argentin par exemple ou d'autres zones bilingues

28 Selon Jorge ALDERETES, voir note n°18 ; cette restriction de l'emploi de *-chu* n'est pas signalée par César ITIER.

29 Nous avons défendu cette position dans notre thèse, voir le chapitre consacré à SOCONCHO qui aurait pu être la capitale du Royaume de TUCMA, p. 72 à 75.

Eric Courthès

quichua/espagnol des Andes Centrales, afin de procéder à d'utiles comparaisons et enrichir notre travail.

Eric COURTHÈS

Bibliographie

- ALDERETES Jorge : *El Quechua de Santiago del Estero* : Universidad de Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras, Instituto de Lingüística, Archivo de Lenguas Indoamericanas, 1995.
- BRAVO Domingo A : *El quichua santiagueño, reducto idiomático argentino*, Universidad Nacional de Tucumán, 1956.
- Diccionario quichua santiagueño-castellano*, Santiago, Ediciones Kelpa, Literatura santiagueña Siglo XX, 1956, 1985.
- Estado actual del quichua santiagueño*, Santiago, Editorial El Liberal, 1989.
- COURTHÈS Eric : *Santiago del Estero : foyer d'irradiation bilingue argentin*, thèse de doctorat régime unique, PARIS X NANTERRE, septembre 1998.
- DE NÚÑEZ María Ynés (RAIDEN) *Relatos folklóricos de Belén, Catamarca*, Buenos Aires, Editorial Guadalupe, Biblioteca Pedagógica, 1995.
- ITIER César : *Parlons quechua, La langue du Cuzco*, Paris, Editions L'Harmattan, 1997.
- KANY Charles E. *Sintaxis hispanoamericana*, Madrid, Editorial GREDOS, 1969.
- KARSTEN Rafael : *La Civilisation de l'Empire inca, Un Etat totalitaire du passé*, Paris, Editions Payot et Rivages, 1952, 1993.
- LIRA Jorge : *Diccionario khechua-español*, Universidad Nacional de Tucumán, Departamento de Investigaciones Regionales, Instituto de Historia, Lingüística y Folklore, 1944.
- MOSSI Miguel A : *Manual del idioma general del Perú, gramática razonada de la lengua qíchua*, Córdoba, Imprenta La Minerva, 1889.
- NARDI Ricardo L.J : *El quichua de Catamarca y La Rioja*, Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras, Filología XVII, XVIII, 1976-1977.
- TORERO Alfredo : *El quechua y la historia social andina*, Lima, Universidad Ricardo PALMA, 1974.